

La philosophie du remède,
sous la direction de Jean-Claude BEAUNE,
[actes du colloque tenu les 26, 27 et 28 mars 1992 au Musée Claude Bernard, Saint-Julien-
en-Beaujolais et à l'Université Lyon III, Faculté de philosophie]
Champ Vallon, collection milieux, PUF, 1993.

La cocaïne et Freud

par
Jacques MICHEL

Que Freud ait un moment souhaité inscrire son nom dans l'histoire de la psychopharmacologie par ses études sur la cocaïne, cela est assez clair. Il suffit pour s'en convaincre de lire les textes qu'il consacre au sujet dans les années 1885-1887 et de consulter le dossier constitué très exhaustivement par Robert Byck¹ pour découvrir un jeune chercheur enthousiasmé par les propriétés multiples de la plante de Coca (*Erythroxylon Coca*) et de l'alcaloïde extrait de ses feuilles, la cocaïne. Freud n'est alors pas loin de faire de cette substance une panacée, et on le voit caresser l'espoir de devenir rapidement célèbre en en découvrant les extraordinaires propriétés.

Quelque quarante années plus tard, faisant peut-être de nécessité vertu, Freud portera un jugement négatif sur ce moment de sa vie et sur le temps alors passé à l'étude de la cocaïne. « L'étude de la coca constitua pour moi un allotrion que j'eus hâte d'abandonner », écrira-t-il², Mais cette vision rétrospective n'est pas sans équivoque. On sait, en effet, que Freud étudia avec soins les propriétés anesthésiantes de la cocaïne, spécialement en matière de petite chirurgie de l'œil, mais qu'il dut abandonner à d'autres la gloire d'une découverte, concluant à la hâte ses recherches, pressé de revoir Martha

¹ Nous faisons ici référence au livre édité par Robert Byck, Sigmund Freud, *De la cocaïne*, Bruxelles, Complexe, 1976. Cet ouvrage rassemble les textes de Freud sur le sujet et y ajoute ceux d'autres chercheurs importants dans ce domaine, de même que des extraits des biographies de Freud, spécialement celle d'Ernest Jones. Nos références à ce dossier seront notées Byck, suivi du numéro de la page concernée.

² Byck, p. 39.

Bernays dont il avait, dit-il, été séparé deux années. « Je n'ai pas gardé rancune à ma fiancée de l'occasion perdue alors », écrit-il... quarante ans plus tard dans *Ma vie et la psychanalyse*.

Ainsi, le souvenir des recherches sur la cocaïne est-il empreint d'un sentiment de frustration, et les phrases de Freud sont assez équivoques quant à la responsabilité de l'événement. De la même manière d'ailleurs la clarté n'est pas absolue en ce qui concerne la place accordée a posteriori à ces investigations : Freud dit avoir été attiré vers de tels travaux « de par un intérêt divergent de (ses) études, mais pourtant profond »³. Encore une formulation bien obscure, qui fait des recherches sur la cocaïne un moment mal élucidé de la vie du savant. L'attention portée par Freud à cette substance se place dans une période fort riche, fort complexe, où le jeune médecin multiplie les rencontres et les pistes de recherche, et installe un débat entre une représentation mécaniste, très scientifique, voire scientifique, et des perspectives d'une investigation plus qualitative des phénomènes psychologiques. Ainsi, c'est immédiatement avant l'« épisode » de la coca qu'il rencontre Breuer et étudie les observations de celui-ci sur un cas d'hystérie, c'est en 1885 qu'il fréquente Charcot à Paris, c'est dans le même moment qu'il s'intéresse à l'hypnose et en constate les limites. Bref, « l'intérêt profond » pour la cocaïne se place au cœur d'une exploration large et parfois hésitante des hypothèses alors disponibles en matière d'approche et d'explication des phénomènes psychiques⁴.

Comme le note Robert Byck, Freud a certainement été attiré par le fait que « la cocaïne est particulièrement intéressante parce que son action peut servir aussi bien comme modèle de la maladie mentale que comme modèle du traitement de la maladie mentale »⁵. Cette étrange et inquiétante complicité entre le mal et son remède ne pouvait manquer de provoquer l'esprit de Freud. Et il s'agit bien entre le jeune chercheur et son objet d'une relation passionnelle, d'une intimité. Grâce à la cocaïne, il côtoie une force dont la matérialité est étrange et indécise, tout à la fois interne et externe. Les textes de Freud sur la question témoignent de cette ambiguïté où l'on voit un expérimentateur soucieux de mesurer et d'évaluer l'action objective d'une substance confronter ses résultats à son expérience intime, tenace et résistante, d'un produit qui conserve sa part de mystère, voire de magie. Les recherches sur la cocaïne se déroulent donc dans un climat où se mêlent l'angoisse et l'enthousiasme. Mais la ténacité du scientifique s'encourage de croyances et de perspectives de bonheur qu'il confie à sa fiancée : « Prends garde, ma Princesse !, lui écrit-il, ... si tu te montres indocile, tu verras bien qui de nous deux est le plus fort : la douce petite fille qui ne mange pas suffisamment ou le grand monsieur fougueux qui a de la cocaïne dans le corps. Lors de ma dernière grave crise de dépression, j'ai repris de la coca et une faible dose m'a magnifiquement remonté. Je m'occupe actuellement de rassembler tout ce qui a été écrit sur cette substance afin d'écrire un poème à sa gloire »⁶.

³ *Ma vie et la psychanalyse* (1926), Paris, Gallimard. 1950, p. 20.

⁴ Sur cette période de l'activité de Freud. cf. *ibid.*, pp. 13-26.

⁵ o.c., Introduction, p. 13.

⁶ Lettre à Martha Bernays du 2 juin 1984.

Freud fait donc l'expérience de la cocaïne dans le même temps où il expérimente, et il tente de surmonter cette difficulté nécessaire par des observations minutieuses. Testant sur lui-même les effets de la cocaïne, il est parfaitement conscient des problèmes posés par une telle situation. « Je sais, écrit-il, que ce type d'expérience que l'on fait sur soi-même a le défaut, pour la personne qui les entreprend, de prétendre à deux types d'objectivité pour le même objet, mais je devais procéder ainsi pour des raisons extérieures et parce qu'aucun des sujets dont je disposais ne réagissait de façon aussi régulière à la cocaïne »⁷.

Ainsi, tout se déroule donc dans l'ambiguïté : l'observateur méticuleux se considère comme le meilleur témoin des effets de la cocaïne, la substance chimique dont les propriétés objectives doivent être mises au jour retient une part essentielle de mystère, et l'intérêt « profond » pour l'alcaloïde, nous dit Freud, diverge de ses recherches principales. Quel statut accorder dès lors à cette passion brève mais intense pour l'étude de la cocaïne ? Comment comprendre cet intérêt profond sans envisager qu'il constitue une démarche oblique qui, loin de détourner Freud de ses soucis centraux, lui permet de manière plus précise et plus déterminée de marquer l'originalité naissante de ses interrogations.

Comme nous l'avons dit, Freud, tout à la fois, expérimente les effets d'une substance et fait l'expérience personnelle de la cocaïne. En fait – et ce sera là l'objet essentiel de nos remarques – les impressions du sujet de l'expérience vont déborder les observations de l'expérimentateur. Certes, il est a posteriori facile pour nous de lire dans les lignes écrites par Freud sur la cocaïne les prémisses de l'engagement psychanalytique, mais le débordement qui se produit nous paraît suffisamment net pour que nous y remarquions l'ouverture d'un champ spécifique. Que les écrits sur la cocaïne permettent d'établir Freud « comme l'un des fondateurs de la psycho-pharmacologie », cela est peut-être valide du strict point de vue de cette discipline, mais est beaucoup plus incertain si l'on est attentif au fait que ce que Freud entend surtout fonder expérimentalement, c'est la nécessité de nouvelles problématisations susceptibles de modifier la conceptualité scientifique notamment sur la question de l'objectivité et de la causalité.

Ce qui frappe en effet dans les écrits sur la cocaïne, c'est que Freud se place immédiatement dans une posture d'épistémologue. Il ne s'agit pas de vérifier des hypothèses, mais d'en produire. Tel est le mérite de la cocaïne : le spectre de ses effets bénéfiques est trop riche. Comme toute panacée, son excès est un défaut mais c'est là aussi ce qui fait son intérêt dans la mesure où ses effets ne peuvent qu'être « indirects ». Ce qui serait scientifiquement excessif ce serait d'accorder à la cocaïne la pleine propriété ou l'entière imputabilité de ces effets bien constatés. La substance chimique n'a pas à être transformée en quelque force vive qui se substituerait au sujet. En ce sens, les investigations de Freud ressemblent à une enquête judiciaire où l'instruction du dossier se fait à charge et à décharge. Si les preuves sont « accablantes » en ce qui concerne les effets bénéfiques de la cocaïne, faut-il considérer celle-ci comme une simple cause bien isolée et bien déterminée ? L'instruction ne peut s'arrêter là et conclure qu'il n'y a pas

⁷ *Contribution à la connaissance de l'action de la cocaïne* (janvier 1885), in Byck, p. 115.

lieu de poursuivre les investigations. Une telle clôture du « dossier-cocaïne » serait bien tristement administrative. Ne faut-il pas envisager autrement les choses et penser que la cocaïne est moins la cause de certains faits qu'elle n'est la condition de certains actes ? Etablir des faits, rendre compte d'actes, c'est ce double versant d'une instruction inquiète que nous voudrions ici étudier.

Le moment expérimental de la reconstruction des faits

Extrêmement informé de l'histoire des rapports entre les hommes et la coca comme des diverses expériences récentes sur l'alcaloïde, Freud, nous l'avons dit, est enthousiasmé par les perspectives offertes d'une utilisation médicale ample du produit⁸. Mais la passion de Freud ne contrarie pas son attention et sa vigilance scientifiques. Au contraire, on peut penser que, très conscient de sa propension personnelle à accorder de fabuleux effets à la coca, il sait aussi parfaitement qu'il doit établir des résultats garantis par des protocoles expérimentaux rigoureux. Sur ce plan, Freud apparaît comme un chercheur « ordinaire » et zélé de laboratoire : ses soucis sont ceux de l'analyse expérimentale et comparative. Méthodiquement, il entreprend de mesurer, conscient du fait qu'en matière de recherche scientifique ce sont les preuves quantitatives qui sont les plus probantes et les moins réfutables. Freud joue le jeu de l'expérimentation selon les règles en vigueur.

Ainsi voit-on le chercheur utiliser des appareils de mesure : le dynamomètre, instrument classique, pour ce qui est de l'augmentation de la force motrice ; le neuroamoebimètre, plus complexe, en ce qui concerne le temps de réaction psychique. Peu importe ici le détail du fonctionnement de ces instruments et spécialement du second qui est assez énigmatique⁹. Ce qu'il faut retenir, c'est que Freud entend bien se diriger vers des évaluations quantitatives et qu'il consigne minutieusement ses observations. Les mesures lui semblent d'ailleurs d'autant plus nécessaires que « les symptômes subjectifs varient (énormément) d'une personne à l'autre » et qu'il s'agit d'aller par-delà ces représentations : « je m'attends, écrit-il, ... à ce qu'une méthode de vérification objective révèle une plus grande uniformité dans l'action de la cocaïne »¹⁰. Freud espère donc, au premier niveau de son enquête, en une possibilité d'expression légale des rapports entre la substance étudiée et le corps, qui ferait abstraction des perceptions subjectives variables et, plus spécialement, du préjugé négatif dont est affectée la cocaïne depuis que Schroff, qui, en 1862, fut le premier à prouver l'action du produit, en décrivit les effets désastreux sur lui-même. Freud entend bien franchir cet obstacle, considérant que cette méchante rumeur outrepassa les données scientifiques et n'est due qu'à « une prédisposition fortuite et personnelle » de Schroff. « *Testis unus, testis*

⁸ C'est dans son article de juillet 1884 « De la coca » que Freud étudie cette histoire des rapports entre les hommes et la coca, cf. Byck, O.C., pp. 75-82.

⁹ *Contribution à la connaissance de l'action de la cocaïne* (janv, 1885). in Byck. pp. 114-115.

¹⁰ *Ibid.*, p. 114.

nullus », dit un adage judiciaire que Freud semble bien faire sien. D'ailleurs que peut valoir le témoignage d'un seul face aux preuves objectives que constitue l'expérience des peuples de Bolivie et du Pérou ? Les *coqueros* ne vivent-ils pas très vieux ? Et les états de cachexie que l'on peut observer chez eux ne sont-ils pas dus à des consommations immodérées et exceptionnelles sortant des normes usuelles établies par la tradition¹¹ ?

En bref, une présomption d'innocence doit être maintenue dans cette instruction scientifique ; c'est ce que vise la production de preuves objectives. Mais dans ces circonstances que pourra valoir le témoignage personnel de Freud lui-même ? On ne peut être juge et partie, et pour que l'expérience vécue de la cocaïne ne soit pas tenue pour une opinion parmi d'autres, il est heureux qu'elle se trouve comme c'est le cas confirmée par d'autres personnes, surtout des collègues, qu'on aura soumis à des tests. Autrement dit, les effets stimulants de la cocaïne sont attestés par des faits expérimentaux. Le procès en révision, ouvert contre une fausse accusation, est bien engagé, les indices sont concordants et peuvent valoir comme preuves. Là où les effets bénéfiques de l'alcaloïde sont les plus indiscutables et les plus éclatants, c'est en matière d'augmentation de la force musculaire : « ce que le dynamomètre prouve, peut être considéré comme une confirmation décisive des rapports sur l'effet de la coca chez les Indiens »¹².

Freud ne s'arrête pas là. Ce qui est montré c'est qu'une règle peut être scientifiquement dégagée. Mais ce qui est également noté et qui, à notre sens, marque l'originalité des interrogations du chercheur, c'est que cette règle scientifique concorde avec les régularités d'usage observées chez certains peuples instruits par la tradition et l'expérience. Mais cette concordance n'est cependant point une identité. Il s'agit donc, pour que l'enquête soit complète, de réduire au mieux les différences afin de tirer toutes les leçons des relevés ethnographiques.

Pourtant Freud semble parfaitement conscient que la comparaison entre une consommation populaire traditionnelle et la prise de coca par un individu dans une société européenne ne peut être poursuivie de manière pertinente que moyennant de nombreuses précautions. D'un côté, il s'agit d'une activité (mâcher des feuilles de coca) qui est encadrée par les règles d'ordre culturel et social très construites, de l'autre, d'un comportement (inhaler, boire ou s'injecter un produit techniquement préparé) très individualisé et à la limite de l'infraction sociale. La prise en compte de ces différences quasi qualitatives amène Freud à une réflexion nouvelle puisqu'il ne s'agit plus de déterminer les effets de la coca mais d'examiner les mobiles qui conduisent des hommes à absorber une préparation. Cet examen conduit Freud à s'interroger sur les dosages requis pour qu'une action bénéfique se produise ainsi que sur les modalités de la prise de coca.

Les Indiens des Andes disposent quant à eux de posologies empiriquement déterminées et ajustées à certains états d'une vie quotidienne rude et difficile ; le recours à la coca n'est en aucun cas improvisé mais accompagne et permet de surmonter la

¹¹ « De la coca », Byck, pp. 79-81.

¹² Addenda à « De la coca » (février 1885), Byck, p. 123.

fatigue et la faim, spécialement lorsque de longues marches sont nécessaires. C'est dans ces conditions que la cocaïne permet de maintenir une activité satisfaisante. Inscrit dans des activités traditionnelles son usage est routinisé et maîtrisé.

Il n'en est évidemment pas de même pour ce qui est de l'usage de la coca dans les sociétés modernes. Le rapport de l'Indien à la feuille de coca n'est pas de même nature que celui d'un Européen à une substance chimique dont la définition est l'objet d'un enjeu à la fois scientifique et social. Dans le premier cas, c'est un savoir traditionnel qui prescrit, et qui peut être satisfaisant du point de vue du sens puisqu'il permet de poursuivre des activités sociales et vitales. Freud note d'ailleurs avec précision la divinisation par les Indiens de la plante de coca, sacralisation que, quant à nous, nous dirons indirecte des formes de vie dont la poursuite est permise par la consommation du végétal en question.

Freud nous indique bien que, pour l'Indien des Andes, la coca n'est pas un moyen fourni par la nature pour s'inventer artificiellement une vie nouvelle, mais un artifice divin (savant) qui lui permet de poursuivre sa vie. Ajoutons que l'individu qui a recours à la coca trouve en elle le moyen de se hisser ou de se maintenir personnellement au niveau du social, c'est-à-dire sur le plan du sens et de l'action efficiente.

Ainsi, on peut penser que, dans les sociétés où le recours à la coca est une coutume, sa consommation – hormis quelques cas qui relèvent de conduites individuelles anormales inévitables – est régulée par la poursuite d'objectifs parfaitement précisés et déterminés. La coca permet une certaine normalité qui n'est pas exactement une conformité à des règles sociales extérieurement contraignantes mais plus exactement une participation de l'individu à une vie collective qui requiert son activité et son dynamisme et dont il éprouve le besoin. Il s'agit là d'une affirmation active de la vie collective ; il y a moins chez l'Indien besoin de coca et dépendance vis-à-vis d'elle que besoin de vie sociale et dépendance par rapport à cette dernière. Que telle société ait intégré l'usage de la coca dans ses coutumes relève dès lors de l'examen des difficultés dues au milieu extérieur ; le recours à la cocaïne n'est pas une pratique nécessitée par une quelconque faiblesse physique ou morale de certains peuples, mais tout au contraire la démonstration de leur volonté de s'emparer d'un milieu ingrat et hostile. Dans ces conditions, diviniser la plante de coca est bien, comme nous l'avons dit, sacraliser un mode de vie qui démontre chaque jour son efficacité. Et il ne nous semble pas abusif de dire que, de ce point de vue, l'individu trouve dans l'usage de la coca les conditions d'une vie normative au sens où il lui est ainsi permis de participer à la construction des normes de sa société.

L'insistance de Freud à se référer à cette consommation traditionnelle de la coca marque sa volonté d'en caractériser un usage « normal » qui, loin d'être dangereux pour la santé, donne de celle-ci une autre définition plus ample. Dans les sociétés précédemment mentionnées il n'y a pas d'abus de cocaïne, les limites de son usage sont celles du système social en tant qu'il est satisfaisant pour l'individu. Et s'il faut parler de posologie, disons qu'elle est socialement déterminée ; le dosage de la coca paraît être le résultat d'une sorte de négociation subtile entre le physiologique et le psychologique dont le résultat de

nature sociologique satisfierait les deux parties, d'une part sur le plan de la vie, d'autre part sur le plan du sens.

La documentation ethnographique qui est première, il faut insister sur ce point pèse très lourd dans l'examen freudien et elle structure des interrogations qui, en dépit des expérimentations objectives, ne sont pas celles d'un neurologue ou d'un chimiste. Freud va rencontrer tout au long de ses investigations les problèmes qui sont ceux de l'anthropologie. Il ne nous semble pas abusif de dire qu'ici il se trouve face à ce que Marcel Mauss qualifiera de « fait social total » et qui se manifeste par ce que Claude Lévi-Strauss analysera comme « le double souci... de relier le social et l'individuel d'une part, le physique (ou le physiologique) et le psychique de l'autre »¹³.

S'agissant de la consommation de coca par les Indiens, cette mise en liaison de ce que l'analyse considère comme des dimensions différentes d'un même phénomène est assurée ou effectuée au niveau des actions. Ces actions (ou ces activités) sont, bien évidemment, toujours celles d'individus. Mais elles ne trouvent leurs conditions de possibilité que par ce qu'elles réalisent au niveau de l'expérience concrète. Autrement dit, l'individu ne vit et n'agit comme tel que par un niveau sociologique et symbolique pour lequel il se trouve activement mobilisé. Aussi, pour ce qui est des effets de la coca, il ne convient pas de les rapporter à une individualité psycho-physique toute prête à les accueillir, mais à une individualité qui n'est apte à en recevoir les effets que dans un cadre social. Les performances physiques relevées par les observateurs des peuples andins ne sont pas de simples faits, il s'agit d'actes visant des buts et se constituant comme tels au fur et à mesure de leur effectuation. En bref, la causalité chimique de la coca ne peut être envisagée sans l'examen des conditions sociales où elle s'inscrit ; comme ces conditions sont en même temps la réalisation de buts concrets, il faut d'une certaine manière envisager aussi l'effet des effets sur la cause.

Tout se passe comme si, dans l'enquête freudienne, les efforts du chercheur pour établir une relation causale très épurée entre la cocaïne et ses effets n'aboutissent qu'à reporter l'analyse vers d'autres champs d'une tout autre complexité. Certes, ce type de relation devait bien être prouvé sauf à sombrer dans quelque croyance magique ; de même il fallait bien en rendre compte pour envisager les modalités d'action bénéfiques ou maléfiques à l'intérieur de limites physiologiques. Mais au lieu d'être simplifié, le problème se trouve amplifié ; et si les mesures n'ont pas été vaines, du moins restent-elles décevantes. L'action propre de la cocaïne est difficile à distinguer clairement d'autres éléments qui l'entourent et c'est maintenant la nature de ces éléments-là qu'il convient d'élucider.

Car, au niveau des expérimentations qu'il effectue, Freud rencontre une variabilité individuelle des effets de la coca qui constitue un obstacle de taille. L'idéal serait de pouvoir en rendre compte, d'établir une loi de ces variations. Mais celles-ci ne peuvent guère être mises en rapport avec des différences individuelles d'ordre strictement physiologique. D'autant que les modalités de l'action de la coca sont surprenantes, voire

¹³ Cf. Lévi-Strauss C., « Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss » in Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Paris, P.U.F., 1950, p. XXV.

déroutantes : d'une part, il y a un effet immédiat, avant même que tout le produit n'ait pu être absorbé par le sang, et d'autre part constat encore plus troublant , « l'augmentation de la force motrice est beaucoup plus grande lorsque la cocaïne agit dans de mauvaises conditions de l'état général »¹⁴. La coca stimule, c'est un fait ; mais on en vient à se demander si ce stimulant n'a pas la curieuse propriété d'être lui-même stimulé par ce à quoi il s'oppose. Quoi qu'il en soit, nous voici face à une notion, celle d'état général, dont le caractère flou, et en grande partie subjectif, résume bien la difficulté consistant à rendre compte de ce qui apparaît maintenant comme éminemment de l'ordre de l'individualité.

L'état général, l'état de l'individualité prise dans sa globalité, tel est le lieu pointé par Freud. C'est là qu'il lui faut chercher, « Je serais tenté de considérer, écrit-il face à ses observations déroutantes, l'action de la cocaïne non comme un effet direct (sur la substance nerveuse motrice ou sur les muscles par exemple) mais plutôt comme un effet indirect dû à un meilleur état général »¹⁵. Reste donc à comprendre, par-delà les représentations subjectives et cependant grâce à elles, ce qu'il faut entendre par état général ; et s'agit-il d'une notion susceptible d'être scientifiquement cernée et construite ? En étant attentif à ces conclusions de Freud on peut comprendre qu'il ait pu plus tard considérer ses travaux sur la cocaïne comme portés par un intérêt tout à la fois *profond* mais *divergent de ses études*. Car en réalité on voit combien l'approfondissement de cet *intérêt* lui permet de préciser le caractère effectivement divergent de ses questions propres par rapport aux réponses insatisfaisantes et partielles que la neurologie ou la psycho-pharmacologie peuvent apporter. Mais il fallait bien épuiser les réponses objectivistes pour s'apercevoir de la nature spécifique du problème, D'ailleurs les réponses « scientifiques » sont moins inexactes que déplacées, et c'est à une relocalisation du problème lui-même qu'il convient d'œuvrer.

Ce problème est redoutable nous l'avons dit et la difficulté est désormais redoublée par son déplacement. Tout serait simple si l'on pouvait unifier dans une explication mécaniste et les comportements des Indiens des Andes et ceux des sujets des expériences de laboratoire. Pourtant cette unification est requise. Alors comment rendre compte dans une même problématique, d'une part, du fait que la coca permet chez les premiers des actions efficaces et stables au point que sa consommation soit devenue un trait de culture et, d'autre part, de cet autre fait que chez les seconds il existe d'énormes variations individuelles.

A ce moment de l'instruction freudienne, une seule chose est assez claire : ce n'est pas à la coca qu'il convient d'imputer la responsabilité directe de ses effets. C'est ce qui est établi par la reconstitution des faits tant sur le plan ethnographique que sur celui des observations expérimentales. Sur le versant matériel du dossier, il est prouvé une action de la coca. Mais ce qui est évident également quant au versant subjectif de la responsabilité, c'est que celle-ci n'agit pas seule. Davantage, ce n'est pas la cocaïne qui a l'initiative, tout au plus est-elle complice pour une action dont il faut déterminer la

¹⁴ *Contributions...* , in Byck, p. 119.

¹⁵ *Ibid.*

qualité. Et, à ce niveau, c'est bien de la responsabilité qu'il s'agit. La question est, dès lors, de savoir ce qu'il en est de ce sujet, nouvellement qualifié par rapport à ce qu'il faut entendre, et qu'il entend lui-même, de son *état général*.

Sur cette question, il est bien évident que ce ne sont pas les textes de Freud de 1885-87 qui nous permettent de répondre de manière satisfaisante. Ce que nous pouvons seulement repérer, ce sont les traces d'une certaine forme de questionnement que laissent entrevoir certaines formules ou certaines tournures d'expression. Mais, même si le lieu de l'interrogation n'est pas encore vraiment déterminé, il n'en demeure pas moins que Freud, dès ses écrits sur la cocaïne, ouvre un espace nouveau. Nous permettra-t-on de dire que les textes de cette période ou de cet épisode, précisément parce qu'ils ne peuvent s'inscrire encore dans une recherche bien située, sont gros de questions philosophiques ? Il nous semble, quant à nous, que le chercheur de ces années-là jette les doutes nécessaires pour une reprise féconde de la question bien classique de l'union de l'âme et du corps.

Nous avons volontairement usé d'images judiciaires, de rapprochements avec l'enquête, Cela était relativement facile en ce qui concerne la restitution du versant objectif des faits. Pour ce qui est du côté subjectif, du versant décisif d'une responsabilité, il nous semble et c'est ce que nous allons envisager maintenant que les quelques phrases, voire les quelques mots de Freud, sur lesquelles nous allons insister, éclairent déjà d'une autre lumière des aspects jusque-là restés ignorés à l'ombre des orientations mécanistes du savoir scientifique.

Le moment de la responsabilité

Pour caractériser l'action psychique de la cocaïne, Freud parle d'un éclat d'euphorie, autrement dit d'un sentiment de satisfaction et de bien-être. « On est tout simplement normal, écrit-il ; il devient même difficile de s'imaginer qu'on est sous l'action d'un produit quelconque »¹⁶. Dans ce jugement, Freud rapproche en réalité la normalité du sentiment de la liberté, deux notions pourtant que l'on pourrait croire affectées à des champs sémantiques très différents : la distance semble bien consommée entre ce qui est de l'ordre des faits constatés et ce qui ressortit de l'impression ou du sentiment personnels et subjectifs. La sensation ou, plus exactement, le sentiment d'indépendance, d'autonomie, de puissance ou de lucidité, caractérise une harmonie entre l'individu et son milieu ; nulle causalité externe n'est ressentie ou vécue comme telle. Et il ne s'agit pas là d'une illusion puisque le travail mental ou musculaire s'effectue convenablement. En bref, la cocaïne autorise l'avènement d'un rapport dynamique au milieu. Celui-ci, souvent éprouvé comme une nécessité extérieure, se présente sous un autre angle comme un monde susceptible d'être transformé et maîtrisé. En ce sens, Freud semble bien rapprocher normalité et normativité. L'état normal n'a pas à être défini a

¹⁶ « De la coca », in Byck, p. 86.

priori et abstraitement, on ne le reconnaît qu'à ses manifestations et il est le premier témoin de lui-même.

Parlant au futur, Freud écrit : « il conviendra peut-être aussi d'admettre que l'euphorie chez une personne en bonne santé n'est que l'état normal d'un cortex cérébral bien nourri qui “ne sait rien” sur les organes de son propre corps »¹⁷. L'approche de Freud est franchement nouvelle, elle anticipe et même déborde ce que dira plus tard René Leriche : « la santé, c'est la vie dans le silence des organes... la maladie c'est ce qui gêne les hommes dans l'exercice normal de leur vie et dans leurs occupations et surtout c'est ce qui les fait souffrir »¹⁸.

Georges Canguilhem a profondément analysé les réflexions de Leriche ; avec ce dernier, nous dit le philosophe, « la santé est positive, mais n'est pas primitive, la maladie est négative mais sous forme d'opposition (gêne) et non par privation ». Et Freud n'annonce-t-il pas une telle conception lorsqu'il dit que « l'humeur où nous plonge la cocaïne ne résulte pas autant d'une excitation directe que de la disparition des éléments déprimants de l'état d'esprit général ». Freud anticipe bien sur les analyses du médecin français car, s'intéressant aux états dépressifs, il conçoit que la souffrance mobilise la totalité de l'individu. Les vertus de la coca tiennent au fait qu'elle s'oppose à la dépression, mais ce qui est le plus remarquable chez Freud, c'est que cette opposition fait face à un savoir du corps. Se trouve là établi un lien étroit entre une souffrance et un savoir, savoir que la coca aurait le pouvoir de faire ignorer ou de neutraliser.

Mais il s'agit d'un savoir du corps. On pourra en parler comme d'une idée ou d'une image du corps, peu importe. Ce qui se trouve visé par Freud, c'est l'installation d'un corps comme extériorité, comme objet du savoir d'un sujet. La souffrance est le mode de production d'un dualisme et elle fonctionne comme une preuve expérimentale de celui-ci. Dans l'euphorie ou dans le bien-être, par contre, une autre relation au corps s'établit et qui n'est pas exactement de l'ordre du savoir. Aussi Freud envisage-t-il cet état de non-savoir qui n'est pas un état d'ignorance, puisqu'au contraire il y a lucidité et maîtrise des capacités physiques. Il considère les moments (euphorie) où le rapport au corps est l'approfondissement dynamique d'une connaissance de soi et il les oppose aux moments dépressifs où le corps vécu comme une force d'opposition est transcrit dans le savoir statique d'un objet.

N'oublions pas que Freud fait l'expérience de la cocaïne en même temps qu'il connaît de graves moments dépressifs. Il est donc en mesure d'établir des comparaisons et d'opposer deux types de rapports au corps : l'un, négatif et lié à la souffrance, où l'épreuve de l'inadéquation se fait passivité vis-à-vis d'un savoir, l'autre, affirmatif et lié à l'action, où le travail créatif génère la satisfaction d'une connaissance accordée au désir. En fait, il s'agit donc moins du corps que de la connaissance qu'on est susceptible de s'en faire ; et cette connaissance est sous la dépendance d'une existence qui n'est

¹⁷ *Ibid.*, p. 87.

¹⁸ in Canguilhem G., *Le Normal elle pathologique*, Paris, P.U.F., 1966. p. 52. De nombreux points de l'analyse de Leriche par l'auteur nous semblent valoir à l'endroit des textes de Freud (cf. spécialement p. 57).

malheureusement pas seulement faite d'événements voulus ou décidés. Là est l'inévitable difficulté : triompher du non-voulu par le dépassement du savoir partiel et dévalorisant qui, comme tel, ne fait que conserver les marques du caractère douloureux du moment de sa production.

Ce savoir-là, diffus et confus, principe de souffrance, ne désigne bien évidemment pas la connaissance scientifique et objective du corps biologique. Freud ne part pas en guerre contre ce savoir auquel il collabore d'ailleurs. Il en fait même un principe de libération des fausses représentations. Mais on peut considérer qu'en même temps il remet ce savoir sur son plan exact de pertinence. Lorsque Freud envisage « l'état normal d'un cortex cérébral qui "ne sait rien" sur les organes de son propre corps », ce n'est pas d'une connaissance du corps biologique qu'il parle mais bien du corps propre, lié à l'existence sociale et affective et donc aussi à des moments malheureux où se forge ce savoir négatif empreint de souffrance.

Parlant de Leriche et de sa compréhension de la douleur comme l'un des effets de la maladie, Georges Canguilhem prononce des phrases qui valent pour qualifier l'approche de Freud : « nous quittons sans équivoque le plan de la science abstraite pour la sphère de la conscience concrète... , nous obtenons la coïncidence totale de la maladie et du malade ». Peut-être pourrait-on même considérer que, se penchant sur l'état dépressif, Freud est encore plus près que Leriche de cette compréhension de la vie dans une existence et dans une histoire.

Cette sorte d'idéal (ou d'hypothèse) de « non-savoir » quant aux organes du corps propre par lequel Freud tente de définir l'état d'euphorie est à rapprocher de ses premières hypothèses sur l'hystérie. Dans *Ma vie et la psychanalyse*, Freud nous dit avoir soumis à Charcot un projet d'études où il voulait y démontrer « la thèse que, dans l'hystérie, les paralysies et anesthésies des diverses parties du corps sont délimitées suivant la représentation populaire (non anatomique), que s'en font les hommes »¹⁹. Ainsi l'hystérie de conversion manifeste la mobilisation d'un savoir qui n'est pas le savoir scientifique, mais une physiologie populaire, autrement dit un savoir social susceptible de comprendre ce qui est exprimé par une affection de la motricité ou de la sensation. Sur le mode pathologique, l'hystérique privatise donc des symboles, il joue avec le sens social par l'intermédiaire de son corps. Mais, en se privant de certains gestes ou sensations socialement déterminants, il sépare ce savoir de son sens, il l'exhibe, pour ainsi dire « à vide », et ne le constitue plus que comme un fardeau. Disons autrement les choses : les représentations qu'il a de son corps n'ont plus qu'une dimension intellectuelle (presque érudite), elles ne sont plus orientées vers des actes mais vers l'exhibition. Ce qui était de l'ordre de la puissance de l'action est converti en inaction. L'hystérique récite comme un savoir abstrait et quasi scientifique ce qui a été construit pour une existence sociale concrète.

Bien sûr le dépressif n'est pas l'hystérique. Mais dans les deux cas on assiste à un processus d'abstraction qui pétrifie des expériences concrètes en un savoir objectif et distancé. Par le terme de savoir Freud désigne donc des représentations strictement

¹⁹ *Ma vie et la psychanalyse*, o.c., p. 19.

intellectualistes du corps constituant autant de blocages et de séparations vis-à-vis d'une possibilité d'action ; le savoir est donc là ce qui fait face à la vie comme un destin. Le savoir est triste comme peut l'être toute définition qui contraint l'existence en lui fermant toute possibilité.

C'est dans le cadre de telles considérations que Freud envisage la cocaïne : son action permet de prendre de la hauteur, du recul, de s'opposer à une clôture sur un savoir de soi fixé et définitif. Il n'en demeure pas moins que Freud semble considérer un état dépressif comme un état, si ce n'est normal, du moins initial. Plutôt qu'un état de manque, Freud nous parait, à cette période de sa vie, envisager une sorte de situation originelle de débat, de désaccord critique avec le milieu. Ce que Freud recherche, ce sont les conditions d'une négation de la vie comme série de faits que l'on pourrait décrire et relier causalement les uns aux autres. Ce serait faire du présent le strict résultat du passé. Les écrits sur la coca nous amènent à envisager autrement les choses : Freud cherche à faire d'un présent tourné vers l'avenir le véritable point d'origine à partir duquel le passé pourrait prendre sens. Pour reprendre nos oppositions précédentes, disons qu'il ne s'agit pas de préciser un savoir mais d'approfondir une connaissance.

Aussi, si la coca a quelques mérites, c'est que ses effets sont immédiatement dépassés par l'ouverture de l'action qu'elle permet de découvrir et de libérer. Mais encore faut-il avoir quelque chose à faire. Par elle-même la coca ne crée rien, elle ne permet que de congédier, comme nous l'avons vu, de faux savoirs qui oblitérent tout ce que le présent recèle de possibilités positives. La coca n'a pas la vertu de substituer à un savoir confus et douloureux un autre savoir qui aurait l'apparence de la clarté et du bonheur. Le rêve ne s'oppose pas vraiment à la réalité, tout au plus peut-il chercher à la contredire pour un temps. En bref, une représentation ne prend pas la place d'une autre si facilement et comme par magie. Aussi, si un « gai savoir » est possible, un savoir qui ne ferait pas que s'inscrire en contradiction vis-à-vis d'un savoir triste, ce savoir-là est-il totalement lié à l'action et se confond-il avec elle. C'est en elle que se trouvent les ressources qui permettent de combattre ce qui contrarie l'affirmation de la vie.

Stimulant de l'action, la coca facilite la résolution du problème ou du malaise qui a amené à y recourir. Elle éloigne d'une somatisation et des faux savoirs qui en sont à la fois le corrélat et le support. Les textes de Freud sur la cocaïne sont certes des travaux de jeunesse, mais il est remarquable que le chercheur des années 1885-87 se situe sur un terrain où la connaissance n'est pas réductible à un savoir intellectuel. Sur ce point précis mais fondamental, le jeune Freud n'est pas en désaccord avec ce que le fondateur de la psychanalyse écrira beaucoup plus tard dans les années 1920 lorsque, revenant sur sa propre conception de l'analyse, il concevra celle-ci non point comme un effort construit de remémoration du passé mais comme une situation où sont d'abord revécus des fragments de vie oubliés²⁰. En ce sens les recherches sur la coca s'inscrivent dans le projet freudien qu'elles contribuent à déterminer,

Pour Freud, l'identité individuelle est affaire de sens et n'a rien à voir avec l'identification d'un objet. Faire la connaissance de soi n'est pas constituer un savoir de

²⁰ *Au-delà du principe de plaisir*, in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1987, pp. 57-58.

soi ; il n'y a guère à envisager quelque extériorité ou quelque point de vue d'observation que l'on pourrait croire serein et assuré. Les moments où une telle position s'installe sont ceux où se produit un savoir qui se retourne méchamment contre son titulaire. Dans la mesure où la cocaïne permet de vaincre cette attirance morbide, Freud lui accorde droit de cité. D'autant mieux d'ailleurs qu'elle s'allie à l'action, c'est-à-dire à une volonté d'existence continuée. En ce sens on ne peut dire d'elle, bien au contraire, qu'elle altère la conscience puisqu'elle en aiguise et affirme les exigences fondamentales.

Retournons donc pour terminer vers les Indiens des Andes et vers leurs leçons. De notre point de vue, leur vie peut nous sembler répétitive. En réalité, ce qu'ils répètent, c'est un effort constant pour maintenir des formes de vie qui donnent un sens à leur existence. La connaissance qu'ils ont d'eux-mêmes n'est pas extérieure ou antérieure aux actions qu'ils mènent, elle est à chaque moment de la vie retrouvée et affirmée. La consommation de coca permet des efforts physiques, mais elle ne les produit pas ; les Indiens sont bien les auteurs lucides de leurs actes et par leurs actes. Ils ne trichent pas par quelque dopage avec les règles qu'ils ont élaborées. Leurs leçons méritent d'être méditées. Et c'est bien ce que fait Freud lorsqu'il envisage la cocaïne comme un stimulant capable de libérer les forces qui permettent de réaliser ce par quoi l'existence pourra s'affirmer et prendre un sens. Freud ne cherche pas du tout quelque évasion ou quelque distraction de ses tâches. Au contraire, c'est le maintien d'un état dépressif qui détourne les forces vers un vain savoir tandis que la cocaïne permet leur réorientation vers l'action.

En ce sens, la cocaïne ne peut être tenue pour un remède, seule l'action peut prétendre à ce titre, et c'est bien toujours l'individu qui remédie à sa situation. Il ne peut être question d'exproprier quelqu'un de ses actes. Freud, nous l'avons vu, parle le plus souvent de stimulant, ménageant ainsi le sujet tout en reconnaissant les modifications dues à la coca. Bref, il est bien difficile de situer le produit, le terme de drogue ne semblant pas davantage convenir en raison de la perte d'autonomie qu'il suggère. Les hésitations de Freud à choisir quelque terme précis pour désigner la cocaïne ou des produits similaires se retrouvent d'ailleurs dans ses écrits plus tardifs. Dans *Malaise dans la civilisation* il prend garde à ne pas valoriser ni dévaloriser l'action des stupéfiants auxquels « des peuples entiers ont réservé une place permanente dans l'économie de leur libido » et à qui on doit « non seulement une jouissance immédiate mais aussi un degré d'indépendance ardemment souhaité à l'égard du monde extérieur »²¹. Dans ce même texte Freud n'ignore pas les dangers et la nocivité de ces « briseurs de soucis » : mais qualifier la cocaïne de remède, de drogue ou de médicament est aléatoire, encore faut-il avoir plus de certitude quant à la nature des maux qu'on prétend qu'elle combat, apaise ou permet d'oublier.

Aussi nous ne trancherons pas sur cette question. Nous l'avons déjà mentionné, Freud semble lui-même avoir plus tard regretté cette mise à l'étude de la cocaïne, autrement dit sa collaboration à une inscription du produit dans le champ de la psychopharmacologie. D'ailleurs la substance chimique n'a pas répondu aux questions posées car elles n'étaient pas celles d'un chimiste. Mais les hommes qui consomment de la

²¹ *Malaise dans la civilisation* (1929), Paris, P.U.F., 1971, p. 23.

cocaïne, s'ils n'ont pas, eux non plus, véritablement répondu, ont quand même témoigné et montré que les questions devaient être autrement formulées. Ils nous ont suggéré peut-être de ne pas tenter de maîtriser dans des concepts des phénomènes qui ressortissent davantage de l'existence concrète que de la vie biologique. Aussi, le procès de la cocaïne, instruit par Freud, se conclut-il par un non-lieu. Curieux procès d'ailleurs qui finit par réduire considérablement la part de l'action bénéfique directe de la cocaïne. On pourra toujours dire que dans cette affaire Freud a plus souvent été avocat que procureur, plaidant d'ailleurs tour à tour la responsabilité et la non-responsabilité. Mais s'il y a quelque partialité dans le jugement, celle-ci recèle une vérité profonde : il n'y a pas à juger une quelconque substance chimique. Comme telle, la cocaïne n'est ni bonne ni mauvaise. Mais ses effets permettent de mieux estimer la part prise par nos représentations dans les difficultés que nous rencontrons. Le dossier-cocaïne devait être ouvert pour être mieux classé. Considérons que l'instruction de Freud n'a pas été vaine puisqu'elle a permis d'orienter l'enquête vers l'autre versant du problème : il ne s'agira plus désormais de cerner les effets de la cocaïne, mais de comprendre la formation et la nature de certains types de savoir bien envisageables, à leur tour, en termes de toxicité et auxquels elle a le mérite de permettre de s'opposer.